

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Printed at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 10 avril 1908. Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne. Fahrenheit Centigrade

L'ABEILLE DE DEMAIN

SOMMAIRE.

- Marriage d'Amour. Métamorphose. Le jugement du Père Monsabré. Les premiers Saint Cyriliens. L'esprit sous le second empire. Vocations littéraires féminines. Comment est venu aux femmes de lettres les plus connues le goût d'écrire. La Beauté du Diable, feuilleton du dimanche, suite. Mondanité, Chiffons. L'actualité, etc., etc.

Dans le parti Républicain.

Le parti républicain est en pleine possession du pouvoir depuis nombre d'années. Il tient la présidence depuis l'expiration du second terme de M. Cleveland et il dispose d'une forte majorité dans les deux Chambres du Congrès. Il a eu amplement le temps et toutes les facilités pour exécuter son programme, et il semble qu'il devrait jouir en pleine quiétude et parfaite sécurité d'une situation qui pourrait envier tout parti politique dans un pays constitutionnel. Il n'en est pas ainsi, cependant, et si l'on en croit les bruits qui arrivent de la capitale nationale, les républicains ne seraient rien moins que rassurés sur l'issue de la grande consultation électorale de novembre prochain. L'attention du pays, qu'on récemment appelée le président Roosevelt et la minorité démocratique sur certaines mesures d'intérêt général systématiquement tenues en dehors de l'ordre du jour du Congrès malgré les promesses, les inquiète particulièrement. Ils sentent que le pays commencent à comprendre qu'il est en playant sa confiance en eux et songe sérieusement à le leur faire savoir au prochain scrutin. Le moment approche où il leur faudra rendre des comptes, et ils craignent de ne convaincre personne lorsqu'ils essaieront d'expliquer les raisons pour lesquelles

les ils n'ont pas introduit les grandes réformes promises à l'époque où ils sollicitaient les suffrages des citoyens. Toutes les facilités leur ont été accordées par le peuple, et ils n'ont rien fait. Ils avaient le vote largement ouvert, aucun obstacle ne se dressait devant eux, et ils sont restés stationnaires. S'ils avaient été moins forts dans la branche législative du gouvernement peut-être auraient-ils jugé utile de donner quelque satisfaction à ceux dont ils avaient reçu un mandat, mais ils se sont cru dans une position inexpugnable et en ont pris à leur aise. Le réveil est dur, et ils se demandent aujourd'hui comment ils pourront faire face au danger qui s'est dressé devant eux, et ils sont restés stationnaires.

Les républicains sont très embarrassés pour faire le choix d'un chef qui les conduira dans la bataille prochaine. Leurs principaux lieutenants sont divisés, les dissensions éclatent dans leurs rangs, et la situation ne leur paraît guère encourageante dans nombre d'Etats du Nord restés jusqu'ici attachés à leur parti. Le président Roosevelt, dont la popularité n'a pas décliné et qui exerce une grande influence sur les masses, a, le premier, dénoncé l'apathie, la négligence des membres de son parti, et ils savent qu'il n'est pas homme à tenir compte de leurs intérêts politiques personnels lorsqu'il estime que l'intérêt général du pays est en jeu. M. Taft, l'un des leurs qui est le plus en vue pour la candidature présidentielle, est très désemparé, et il est d'ailleurs inféodé à la politique de M. Roosevelt. Il en résulte que les républicains se trouvent très embarrassés pour sortir de l'impasse dans laquelle ils se sont engagés.

Les démocrates ont eu déjà profiter des fautes de leurs adversaires politiques, et ils ont beau jeu pour en profiter davantage à l'avenir. Ils n'ont qu'à conserver fermement l'attitude qu'ils ont prise devant la mauvaise volonté manifestée des républicains, attitude qui non seulement fait ressortir la duplicité de ceux-ci mais est en même temps éminemment patriotique.

Le parti républicain est en pleine possession du pouvoir depuis nombre d'années. Il tient la présidence depuis l'expiration du second terme de M. Cleveland et il dispose d'une forte majorité dans les deux Chambres du Congrès. Il a eu amplement le temps et toutes les facilités pour exécuter son programme, et il semble qu'il devrait jouir en pleine quiétude et parfaite sécurité d'une situation qui pourrait envier tout parti politique dans un pays constitutionnel. Il n'en est pas ainsi, cependant, et si l'on en croit les bruits qui arrivent de la capitale nationale, les républicains ne seraient rien moins que rassurés sur l'issue de la grande consultation électorale de novembre prochain. L'attention du pays, qu'on récemment appelée le président Roosevelt et la minorité démocratique sur certaines mesures d'intérêt général systématiquement tenues en dehors de l'ordre du jour du Congrès malgré les promesses, les inquiète particulièrement. Ils sentent que le pays commencent à comprendre qu'il est en playant sa confiance en eux et songe sérieusement à le leur faire savoir au prochain scrutin. Le moment approche où il leur faudra rendre des comptes, et ils craignent de ne convaincre personne lorsqu'ils essaieront d'expliquer les raisons pour lesquelles

ils n'ont pas introduit les grandes réformes promises à l'époque où ils sollicitaient les suffrages des citoyens. Toutes les facilités leur ont été accordées par le peuple, et ils n'ont rien fait. Ils avaient le vote largement ouvert, aucun obstacle ne se dressait devant eux, et ils sont restés stationnaires. S'ils avaient été moins forts dans la branche législative du gouvernement peut-être auraient-ils jugé utile de donner quelque satisfaction à ceux dont ils avaient reçu un mandat, mais ils se sont cru dans une position inexpugnable et en ont pris à leur aise. Le réveil est dur, et ils se demandent aujourd'hui comment ils pourront faire face au danger qui s'est dressé devant eux, et ils sont restés stationnaires.

THEATRES.

ORPHEUM. La cantatrice Marie Florence, les comiques Carbery, les instrumentistes Banks, Brezales et les artistes qui exécutent les autres numéros du programme de vaudeville de l'Orpheum se font applaudir aux deux représentations de chaque jour. On annonce d'intéressantes nouveautés pour la semaine prochaine.

TULANE.

Les deux représentations de "The Road to Yesterday" que donne aujourd'hui le Tulane mettront fin à la saison de ce théâtre fashionable. Il y aura indubitablement foule en matinée et le soir pour fêter l'admirable artiste qu'est Minnie Dupree et ses partenaires qui rivalisent de talent.

CRESCENT.

Le Crescent devait fermer ses portes après la représentation de ce soir, mais le succès de "The Isle of Spice" est si grand que la direction a décidé de la donner une autre fois demain soir. Mais le compositeur Ben M. Jerome, auteur de si nombreux succès, ne s'est montré aussi brillant que dans cette comédie musicale.

Le cercueil de Cyrano.

Dans un terrain vague, rue de Charonne, qui dépendait jadis du couvent des Filles de la Croix, des terrassiers ont mis à jour, récemment, un cercueil de plomb contenant des ossements. Le bruit se répandit aussitôt que l'on avait découvert le cercueil de Cyrano de Bergerac, — enterré, comme on le sait, dans l'enclos du couvent, à titre de neveu de la Supérieure.

M. Lambeau, secrétaire des Amis du Vieux Paris, est accouru. Mais il pense que ce cercueil n'est pas celui du héros de Rostand. La petite taille du cercueil, l'aspect du squelette, font croire qu'il s'agit plutôt des restes d'une femme.

Les Dominicaines de la Croix s'installèrent rue de Charonne, en 1651: la première pierre fut posée le 3 août 1639 par la duchesse d'Aiguillon et par Mlle Ruzé d'Elhat, fille du maréchal de ce nom, qui avait donné toute sa fortune à cette maison, où elle fit profession en 1637.

Les Filles de la Croix y restèrent jusqu'à la Révolution. Après la tourmente, elles vinrent occuper une partie de leur établissement, l'autre fut louée par la suite à Richard Lenoir, qui y installa ses ateliers de tissage. Les terrains dont disposaient les Religieuses, chapelle, oratoire, jardins, n'occupaient pas moins de sept arpents, bornés d'un côté par le boulevard Voltaire et de l'autre par l'église Sainte Marguerite.

Le couvent des Dominicaines de la Croix, dont la Congrégation a été dispersée en 1900, compte des abbesses et des religieuses de la plus haute noblesse, telles que la princesse d'Armagnac, Mlle de Guiche.

Il est probable que les travaux de terrassement qui se poursuivent, (on va élever des maisons de rapport sur ce vieux sol historique) mettront à jour les restes de Cyrano de Bergerac, puisque ce capitaine lettré y finit ses jours, après avoir été blessé comme Pyrrhus, d'une pierre que lui jeta sur la tête une vieille servante de l'hôtel d'Arpajon.

Napoléon Ier séminariste.

Dans une lettre curieuse, publiée, grâce à l'obligeance d'un collectionneur par le "Weekly Register", Joseph Bonaparte nous montre que celui qui devait plus tard bouleverser l'Europe songeait, dans sa jeunesse, à entrer dans les ordres :

"A monsieur Isoard, à Aix en Provence. Août 26 — 1785.

"Monsieur et cher ami, je profite de l'occasion que m'offre un de mes compatriotes, pour avoir l'honneur de vous donner de mes nouvelles qui, en effet, sont telles que je désire que soient celles de toute votre charmante famille.

"Au mois de novembre, j'espère avoir l'honneur de vous revoir à Aix, où je ferai mon droit. Je vous prie de présenter mes respects à madame votre mère, messieurs vos frères et tous ceux de ma connaissance.

"Je m'imagine qu'un de mes frères sera arrivé à Aix, ou du moins y arrivera bientôt. C'est un échappé de l'Ecole militaire de Brienne, qui ne se sentant aucune disposition pour le service de notre bon Roi, se réfugia au petit séminaire d'Aix, où à l'ombre de l'autel, il passa en liberté sa vie sans incontinence et augmenta le béat escadron.

"Je vous prie de lui témoigner le quart des bontés que vous avez eues pour moi, et il aura bien de vous remercier infiniment.

"J'ai l'honneur d'être, avec le plus sincère attachement, messieurs et cher ami, votre très humble et très affectionné serviteur et ami.

"J. BUONAPARTE"

Cette vocation religieuse dura peu. Son souvenir n'adoucit pas Napoléon pour le Clergé, que, Pape, évêques et simples prêtres et séminaristes, il traita toujours brutalement.

L'ESPRIT DES AUTRES.

Un visiteur se présente dans un des musées municipaux où, comme on sait, l'entrée n'est plus gratuite: il donne une pièce fautive — Mais, fait le gardien, cette pièce n'a plus cours... Elle est très vieille... — Eh bien! justement, je croyais que dans un musée...

EN CHINE.

Pékin, Chine, 10 avril.—On s'inquiète beaucoup dans les milieux officiels de Pékin, des nombreuses tentatives qui ont été faites depuis quelques semaines pour mettre le feu à divers bâtiments publics de la ville et les autorités ont ordonné à la police d'ouvrir immédiatement une enquête.

Ces incendies, qui sont à tort ou à raison, attribués aux révolutions ont causé dans l'espace des trois dernières semaines des dégâts s'élevant à 5,000,000 de taels. Dans son numéro d'aujourd'hui la "Gazette officielle" publie les noms de plusieurs révolitionnaires et de 57 sujets japonais dont l'arrestation a été ordonnée par les autorités.

La santé du contre-amiral Evans.

Paso Robles, Cal., 10 avril.—La santé du contre-amiral Robley D. Evans s'est beaucoup améliorée depuis son arrivée à la station thermique de Paso Robles. Les rhumatismes ont à peu près complètement disparu et le contre-amiral commence à faire de courtes promenades sans le secours de ses béquilles.

Mme Evans et sa fille sont arrivées hier à Paso Robles où elles séjourneront pendant quelques semaines.



Mort du Colonel Andrew R. Blakely.

La mort du colonel Andrew R. Blakely, directeur de l'Hôtel St. Charles, survenue hier à dix heures du matin n'a pas causé de surprise, car on savait que l'éminent citoyen souffrait d'une complication de maladies et que son état s'était aggravé en ces temps derniers, mais elle n'en a pas moins fait une douloureuse impression et provoqué de nombreuses expressions de regrets.

Il est mort dans son appartement de l'hôtel qu'il dirigeait avec tant d'habileté et dont il avait fait un des plus renommés du sud et du pays tout entier.

M. Blakely était membre de l'Union Progressiste, du Board of Trade, de la Chambre de Commerce, de l'Association Protectrice des Citoyens et d'autres organisations. Tout au long de sa brillante carrière il se montra un citoyen modèle, dévoué à la chose publique. Il fut l'un des fondateurs de l'Union Progressiste, une association qui rend de si précieux services à la Nouvelle-Orléans. A une époque il avait été président de la Mutual Benefit Association des Hoteliers des Etats-Unis et du Canada.

Vétéran confédéré, M. Blakely préférait le titre de capitaine qu'il avait acquis sur le champ de bataille à celui de colonel qui venait de sa nomination dans l'état-major du gouverneur.

Il s'occupait beaucoup de ses anciens frères d'armes, et au moment de sa mort il était commandant d'une compagnie de l'association. Le colonel Blakely souffrait depuis plus d'un an, mais il n'en montrait pas moins beaucoup d'activité. C'est à lui qu'on doit de nombreux services à la Nouvelle-Orléans. A une époque il avait été président de la Mutual Benefit Association des Hoteliers des Etats-Unis et du Canada.

Vétéran confédéré, M. Blakely préférait le titre de capitaine qu'il avait acquis sur le champ de bataille à celui de colonel qui venait de sa nomination dans l'état-major du gouverneur. Il s'occupait beaucoup de ses anciens frères d'armes, et au moment de sa mort il était commandant d'une compagnie de l'association. Le colonel Blakely souffrait depuis plus d'un an, mais il n'en montrait pas moins beaucoup d'activité. C'est à lui qu'on doit de nombreux services à la Nouvelle-Orléans. A une époque il avait été président de la Mutual Benefit Association des Hoteliers des Etats-Unis et du Canada.

La guerre terminée le jeune soldat revint à la Nouvelle-Orléans. Il accepta l'emploi de caissier à l'Hôtel St-Charles et le conserva jusqu'en 1877, quand il fut appelé à New York pour prendre la direction de l'hôtel St-James. Subséquentement il s'associa avec M.M. Hawk et Weatherbee pour exploiter le fameux Hôtel Windsor. En 1895 il prit à bail le nouvel Hôtel St-Charles de notre ville construit

Garçon se grat-tait jour et nuit.

Après les ruines de l'ancien, et il mourut le 10 février 1896. Et depuis cette époque il a conduit le vaste établissement avec une habileté et une entente des affaires qui l'ont porté à un haut degré de prospérité. Peu d'hommes ont montré plus d'intérêt à la chose publique que le colonel Blakely. Il n'est pour ainsi dire pas un mouvement tendant au bien général dans la ville, la Louisiane et même le Sud auquel il n'ait spontanément apporté son appui. Il quitte le monde en emportant l'estime de tous ceux qui l'ont connu.

Le corps sera transporté à New York et inhumé dans le cimetière Woodlawn. Les porteurs sont M.M. A. B. Wheeler, S. A. Trufant, A. H. Solomon, Ervin Belaire, Geo. Williams, Wiley Harris, Thos. Nelson, Harry C. Todd, Henry Haas, F. Bouillard, Henry D. Thompson et Edmond Chert. Nous donnons ci-après la liste des porteurs honoraires.

A. Baldwin, Frank T. Howard, James Legendre, Page M. Baker, George Dejeu, C. C. Cordill, C. H. Hyams, T. G. Rapier, Theodore Grunwald, A. W. Crandall, Pearl Wright, J. M. Voegtle, Hon. M. Behrman, W. F. Pinckard, Arthur Parker, J. M. Fitzpatrick, W. J. Montgomery, Genres Dufour, W. J. Belian, Dr. C. J. Lanfrier, Larry O'Donnell, Geo. P. Agar, Thos. H. Lyons, Hugh W. Brown, H. C. Warmoth, E. E. Craig, A. J. McDougall, Kemp Ridgely, Frank G. Batters, James M. Thompson, J. M. J. Mapp, L. P. Rice, W. L. Miltenberger, Jno. J. Sullivan, Louis Scherer, Robert Moore, W. J. Poitevain, Justin F. Bencechand, Bernard McCheskey, Frank B. Williams, Sam Weis, Coleman E. Adler, Jos. Leveque, Geo. E. Porteous, Thos. F. Cummings, E. L. Powell, Charles Hamilton, W. G. Tebault, H. D. Coleman, Jno. B. Sinnott, Capt. H. H. Ward, Alden McClellan, Wm. Pfeiffer, Philip Werlein, Col. B. F. Esbrieman, Dr. Jno. P. Leake, Harry H. Marks, Thos. Cunningham, Lieut-Gov. Y. Sanders, E. M. Hudson, Major Mose Mason, M. H. Trezevant, Robt. C. Davey, Dr. Hugh Hincley, J. B. Paul, Taylor Gauche, J. J. Fraley, Sumpter Turner, Isadore Newman, W. F. Braggins, Hugh McCloskey, Gov. N. C. Blanchard, Amiral Singer.

Une garde d'honneur composée de vétérans confédérés se tiendra devant le cercueil jusqu'à l'heure du départ.

Le cortège funéraire quittera l'hôtel dans la soirée accompagné d'une garde d'honneur de vétérans de l'armée de Washington et le cercueil sera déposé dans un car du train du Louisville et Nashville partant à huit heures 15 du soir.

Ventes inscrites au bureau d'aliénations.

Aug. Rantz et als à Alfred L. Rousseau, intérêts au 3 terrains, Louisiane Ave., Long, Breaslaw et Toledano, \$900. John B. Laplace à Ernest Stoltz Sr., 5 terrains, Abundance, Agriculture, Bourbon et Tour, 1,000. Natale Ciaccio à Geo. J. Margot, un terrain, avenue Washington, Quatrième, Willow et Claiborne, \$550.

Armand E. St-Martin à Chas. Butler, une portion, Short, Spruce, Fern et Panda, \$1900. Reuben Goss à Louis E. Rabouin, un terrain, Bienville, Conti, Rochelave et Dorgenois, \$1600. J. B. Baldwin et femme à Anatole Clementine, portion, Cambronne, Joliet, Colin et Sime, \$250.

Wm. Berger à Stanislas Jackson Jr, portion, Roman, Prieur, Allen et N. O., \$200.

Desastreux incendie.

Le voisinage des rues Poydras et Front a été mis en émoi hier à sept heures et quelques minutes du soir par un incendie qui a causé des dommages d'environ \$25,000. Le feu a été découvert dans la maison portant les numéros 200 et 202 de la rue Poydras, occupée au deuxième et troisième étages par M.M. Lepstein Frères, marchands commissionnaires, et aux rez-de-chaussée par Chas. W. Appel et Cie.

L'alarme a été promptement donnée par l'agent du feu de la police Boylan. Arrivant sur le lieu du sinistre le chef O'Conner a fait sonner l'alarme générale. Le bâtiment et tout ce qui renfermait ont été entièrement détruits.

La maison voisine occupée par Appel et Cifly a été ensuite la proie des flammes et dans la maison à trois étages située rue Poydras, 208, et occupée par A. G. Kleinschmidt. Le magasin de fourrages de Henry B. Schriber et Frères a été endommagé par l'eau. La perte totale estimée à \$25,000 est couverte par l'assurance.

HOTEL DE VILLE.

Au reçu d'une plainte de propriétaires et résidents du quartier que traverse le canal Melpomène, entre les rues Claiborne et Broad, le maire Behrman a donné au commissaire des travaux publics Smith l'instruction de s'occuper sans délai, conjointement, avec le bureau des eaux et égouts de la construction d'un canal de drainage conduisant à l'égout à l'ouest du canal, et par les fortes pluies les rues voisines sont inondées.

Le comité de révision des impositions a tenu sa dernière séance hier et a rejeté les neuf demandes de réduction qui lui étaient faites.

Garçon se grat-tait jour et nuit.

Après les ruines de l'ancien, et il mourut le 10 février 1896. Et depuis cette époque il a conduit le vaste établissement avec une habileté et une entente des affaires qui l'ont porté à un haut degré de prospérité. Peu d'hommes ont montré plus d'intérêt à la chose publique que le colonel Blakely. Il n'est pour ainsi dire pas un mouvement tendant au bien général dans la ville, la Louisiane et même le Sud auquel il n'ait spontanément apporté son appui. Il quitte le monde en emportant l'estime de tous ceux qui l'ont connu.

Le corps sera transporté à New York et inhumé dans le cimetière Woodlawn. Les porteurs sont M.M. A. B. Wheeler, S. A. Trufant, A. H. Solomon, Ervin Belaire, Geo. Williams, Wiley Harris, Thos. Nelson, Harry C. Todd, Henry Haas, F. Bouillard, Henry D. Thompson et Edmond Chert. Nous donnons ci-après la liste des porteurs honoraires.

A. Baldwin, Frank T. Howard, James Legendre, Page M. Baker, George Dejeu, C. C. Cordill, C. H. Hyams, T. G. Rapier, Theodore Grunwald, A. W. Crandall, Pearl Wright, J. M. Voegtle, Hon. M. Behrman, W. F. Pinckard, Arthur Parker, J. M. Fitzpatrick, W. J. Montgomery, Genres Dufour, W. J. Belian, Dr. C. J. Lanfrier, Larry O'Donnell, Geo. P. Agar, Thos. H. Lyons, Hugh W. Brown, H. C. Warmoth, E. E. Craig, A. J. McDougall, Kemp Ridgely, Frank G. Batters, James M. Thompson, J. M. J. Mapp, L. P. Rice, W. L. Miltenberger, Jno. J. Sullivan, Louis Scherer, Robert Moore, W. J. Poitevain, Justin F. Bencechand, Bernard McCheskey, Frank B. Williams, Sam Weis, Coleman E. Adler, Jos. Leveque, Geo. E. Porteous, Thos. F. Cummings, E. L. Powell, Charles Hamilton, W. G. Tebault, H. D. Coleman, Jno. B. Sinnott, Capt. H. H. Ward, Alden McClellan, Wm. Pfeiffer, Philip Werlein, Col. B. F. Esbrieman, Dr. Jno. P. Leake, Harry H. Marks, Thos. Cunningham, Lieut-Gov. Y. Sanders, E. M. Hudson, Major Mose Mason, M. H. Trezevant, Robt. C. Davey, Dr. Hugh Hincley, J. B. Paul, Taylor Gauche, J. J. Fraley, Sumpter Turner, Isadore Newman, W. F. Braggins, Hugh McCloskey, Gov. N. C. Blanchard, Amiral Singer.

Une garde d'honneur composée de vétérans confédérés se tiendra devant le cercueil jusqu'à l'heure du départ.

Le cortège funéraire quittera l'hôtel dans la soirée accompagné d'une garde d'honneur de vétérans de l'armée de Washington et le cercueil sera déposé dans un car du train du Louisville et Nashville partant à huit heures 15 du soir.

Ventes inscrites au bureau d'aliénations.

Aug. Rantz et als à Alfred L. Rousseau, intérêts au 3 terrains, Louisiane Ave., Long, Breaslaw et Toledano, \$900. John B. Laplace à Ernest Stoltz Sr., 5 terrains, Abundance, Agriculture, Bourbon et Tour, 1,000. Natale Ciaccio à Geo. J. Margot, un terrain, avenue Washington, Quatrième, Willow et Claiborne, \$550.

Armand E. St-Martin à Chas. Butler, une portion, Short, Spruce, Fern et Panda, \$1900. Reuben Goss à Louis E. Rabouin, un terrain, Bienville, Conti, Rochelave et Dorgenois, \$1600. J. B. Baldwin et femme à Anatole Clementine, portion, Cambronne, Joliet, Colin et Sime, \$250.

Wm. Berger à Stanislas Jackson Jr, portion, Roman, Prieur, Allen et N. O., \$200.

Desastreux incendie.

Le voisinage des rues Poydras et Front a été mis en émoi hier à sept heures et quelques minutes du soir par un incendie qui a causé des dommages d'environ \$25,000. Le feu a été découvert dans la maison portant les numéros 200 et 202 de la rue Poydras, occupée au deuxième et troisième étages par M.M. Lepstein Frères, marchands commissionnaires, et aux rez-de-chaussée par Chas. W. Appel et Cie.

L'alarme a été promptement donnée par l'agent du feu de la police Boylan. Arrivant sur le lieu du sinistre le chef O'Conner a fait sonner l'alarme générale. Le bâtiment et tout ce qui renfermait ont été entièrement détruits.

La maison voisine occupée par Appel et Cifly a été ensuite la proie des flammes et dans la maison à trois étages située rue Poydras, 208, et occupée par A. G. Kleinschmidt. Le magasin de fourrages de Henry B. Schriber et Frères a été endommagé par l'eau. La perte totale estimée à \$25,000 est couverte par l'assurance.

HOTEL DE VILLE.

Au reçu d'une plainte de propriétaires et résidents du quartier que traverse le canal Melpomène, entre les rues Claiborne et Broad, le maire Behrman a donné au commissaire des travaux publics Smith l'instruction de s'occuper sans délai, conjointement, avec le bureau des eaux et égouts de la construction d'un canal de drainage conduisant à l'égout à l'ouest du canal, et par les fortes pluies les rues voisines sont inondées.

Le comité de révision des impositions a tenu sa dernière séance hier et a rejeté les neuf demandes de réduction qui lui étaient faites.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No 36 Commencé le 3 février 1908

BELLE AMIE

GRAND ROMAN INEDIT

PAR PAUL ROUGET

TROISIEME PARTIE.

DEVOIR DE MERE

IV

VOYAGE D'AMOUREUX

Suite.

dois le respect voilà, tout... et encore! —Et si je prenais ce que tu ne veux pas me donner? —Essaie.... Tu es prévenu.... La cause, c'est toi qui la paieras.

Une nuit il avait passé des heures à échafauder un plan. Il mentrait. Il raconterait à Clarine quel que histoire au sujet de quel-que an qu'il se connaissait, et il lui assurerait qu'il était là le fameux secret.

Le lendemain il essaya de réaliser ce projet. Mais dès que, en hésitant, il eut commencé à parler, Clarine vint se planter devant lui. Elle posa son regard vif, droit, inquisiteur sur celui de Basco; et le malheureux ne put soutenir ce regard.

Alors elle interrompit brusquement son histoire: —Mon vieux, c'est une arnaque! et ça ne prend pas! Pais, comme il protestait, mais si faiblement!

—Tais-toi donc... tu mens comme un arracheur de dents... mais il te manque le toupet; Et, après un instant, il avait dû avouer, confuse, qu'en effet ce n'était pas là le fameux secret. Elle, de son côté, y réfléchissait.

Le fameux soir de la dispute, avant l'entrée de M. Claude auprès d'eux... Basco était parfaitement décidé à parler.

Après le départ du même M. Claude, il n'en était plus ainsi. La présence de celui-ci avait complètement changé la façon de penser de Basco. Le secret devait donc intéresser Monsieur ou intéresser Madame.

Voilà ce que Clarine se disait et non sans logique. Mais en quoi? Mais comment? Elle ne voyait pas.... En tout cas, elle était résolue à ne pas céder à Basco.

Elle connaissait son brave homme de mari, elle savait du moins, elle croyait savoir qu'elle serait la plus forte dans cette lutte entamée. Quelle finirait bien par avoir le dernier mot.

Et lui se disait: —Je ne puis pas parler.... Je ne puis pas vouloir le malheur de M. Claude. Déjà, pour son bien des Ricards, il avait trouvé un locataire.

Deux cent cinquante écus chaque année, voilà ce que le vieux Basco allait toucher désormais.... Voilà ce que lui valait la libéralité de son maître. Et ce serait à cet homme qu'il consacrait de la peine, qu'il consacrait de chagrin? Jamais!

Lui non plus ne céderait pas. Voilà ce qu'il se disait encore et après-midi-là en se rendant à son travail. Ce qu'il se répétait.... pour

la centième, pour la millième fois, peut-être, depuis quinze jours, alors qu'un instant plus tard, à l'extrême limite de la propriété il commençait à faire la toilette de l'allée qui aboutissait-là.

Lorsque tout à coup un bruit confus de voix, puis des éclats de rire parvinrent jusqu'à lui.

Les propriétés étaient séparées par un mur bordé à distance de chaque côté d'une rangée d'arbustes, mimosaes et tamaris, qui en hauteur dépassaient ce mur de plusieurs mètres.

Basco ne pouvait voir qui était derrière ce mur, mais au timbre des voix il reconnut des femmes.

Elles se rapprochèrent, vinrent tout près du mur et sur un banc qui se trouvait là — le vieux domestique l'avait aperçu déjà.... ce banc.... alors qu'il taillait ses arbres au printemps — elles durent s'asseoir.

De sa nature, le vieux domestique n'était pas curieux. Il se fût éloigné sans prêter attention à la conversation qui était échangée derrière ce mur, si un nom prononcé tout à coup par l'une des voix ne l'avait fait brusquement tressaillir. —Ah, par exemple... ah.... par exemple! avait-il murmuré sur un ton de vive surprise et de profonde émotion. Et puis il avait tout aussitôt

cessé de tirer son râteau parmi les feuilles mortes, au bout de l'allée. Il avait regardé dans la direction d'où provenaient les voix. —Par exemple.... par exemple.... répétait-il encore. Ce nom qu'il venait d'entendre distinctement.... nettement.... c'était celui qu'il avait ar-raché par la rue à Ridgal.

Et qui était à présent gravé dans son esprit. —Fréménil.... Oni.... Fréménil.... Ces trois syllabes, il les avait entendues et sans qu'aucun doute fût possible pour lui.

Alors Basco, brusquement, s'approcha du mur auquel il collait son oreille. Et il écouta.

Quelques heures plus tôt, devant la grille de la propriété des Riboutté, avait stoppé une superbe "soixante-chevaux" de laquelle, enveloppés de ces costumes pratiques, mais un peu éfarfants à première vue.... et que l'automobilisme a mis à la mode.... étaient descendus un monsieur et une dame qui, rapidement, avaient gagné la villa.

Sur le perron ils s'étaient trouvés en face du comte et de la comtesse qui se précipitaient au-devant d'eux. Et avec des poignées de mains chaleureuses, de très cordiales salutations avaient été échan-

gées. —Côté des hommes: —Mon cher Belleuze, vraiment, je suis ravi de cette gentillesse que vous nous faites de nous accorder une visite de vingt quatre heures à la villa des Flots.

—Mais, mon cher Riboutté, le plaisir sera surtout pour mademoiselle Phrynette et pour moi. —Côté des dames: —Phrynette, ma belle petite Phrynette, tu ne peux savoir quelle joie j'éprouve de te revoir!

—Et moi donc, ma bonne Clotilde; il y a si longtemps qu'on ne s'était rencontrées toutes les deux!

—On était cependant bonnes amies antérieurement.... —Veux-tu te taire! comme si on ne l'était plus maintenant! —Ah!.... nous en avons des choses à nous dire!

Puis nouvelles poignées mains.... et propositions du comte: —Mais gagnons donc le hall où nous